



LE
CHANSONNIER

TOULOUSAIN.

LES NOUVELLES DE PARIS.

REFRAIN.

Qui veut des nouvelles,
Des nouvelles de Paris,
De la ville au ciel gris,
Aux femmes les plus belles,
Qui veut des nouvelles,
Des nouvelles de Paris.

C'est sur le bitume
Qu'on marche à présent;
Tout le monde fume,
Le père et l'enfant.
Le gaz étincelle
Partout et toujours,
D'huile et de la chandelle
On fuit le beau jour.

Pour que les pratiques
Mordent aux hameçons
On dore les boutiques,
On dore les maisons;
Là dans leur sagesse,
Se disent bien des gens,
On voit plus d'richesse
En dehors qu'en dedans.



Plus beaux que nature,
Dans certains quartiers,
On vend, je vous jure,
Des faux rateliers.
A c' nouveau système,
Et ça j' l' comprends,
Mordent ceux-là même
Qui n'ont pas de dents.

Si toutes les affiches
Sont des vérités,
Nous sommes très riches
En célébrités.
Malgré cette manie,
M' disait un passant,
Plus d'un grand génie
Meurt de son vivant.

Au théâtre on laisse
Dir' de droles de mots;
A défaut d' finesse
On les fait plus gros.
A des pièces pareilles
Souvent les enfants
Se bouchent les oreilles
Voire même les mamans.

Plus d'un chanteur crie
Au lieu de chanter,
Et tomb'ra j' parie
A force de monter.
Je préfère, on l' devine,
C'est une vieille erreur,
Aux not' de poitrine
Les notes du cœur.

UN SOLDAT MOURANT.

Air : *Loin de sa Mère.*

Jeune soldat frappé par la mitraille,
Allait mourir loin de son beau pays,
Autour de lui, sur le champ de bataille,
La mort semait de glorieux débris.
Adieu, dit-il, adieu, France chérie !
Le sort m'appelle au séjour des tombeaux,
O liberté ! protège ma patrie !
Que ton soleil brille sur son drapeau.

(bis).

(bis).

Au souvenir de ses vertes campagnes,
Il ouvre encor des yeux voilés de pleurs :
Il croit revoir son vallon, ses montagnes,
Et respirer le doux parfum des fleurs.
Mais le présent brise la rêverie,
Sa voix répète aux portes des tombeaux : (bis).
O liberté ! protège ma patrie ! (bis).
Que ton soleil brille sur nos drapeaux.

Son front pâlit, sa voix devient tremblante.
Car ses adieux parlent d'un nom d'amour ;
Sous d'autres cieus sa mère est dans l'attente,
Sa vieille mère espérant son retour !
Pauvre soldat, il meurt l'âme flétrie ; (bis).
Et fait redire à ses derniers échos : (bis).
O liberté ! pour elle et ma patrie !
Que ton soleil brille sur nos drapeaux.

LE RIBOTEUR DE LA COURTILLE.

REFRAIN.

Riboteur, fricoteur,
Je suis un joyeux drille
Et lorsqu'on m'entortille,
Je suis rageur, tapageur.

L'dimanche et l'lundi, moi, j'monte à la barrière,
comme c'est l'ordinaire j'bois du jus de bois tordu, fin
morceau de fricandeau, la salade, la gibelotte, la ma-
telotte n'est pas de trop lorsque les fonds sont hauts.

Au bal de Dourlens, moi je fis une connaissance,
puis après la danse j'dis en la reconduisant : mon p'tit
cœur, sur l'honneur n'faut pas faire la farouche, faut
que j'couche dans ton lit, ou bien l'tabac s'en suit.

V'là qu'j'r'aque au comptoir une choite gonze
mise comme une duchesse, et l'satin fallait voir ; dou-
cement mon air cancan, j'lui conte une politesse croyant
que f'sais de l'effet, je lui pince le mollet.

V'là qu'elle fait son nez, voilà qu'elle m'investive,
voilà l'mari qu'arrive qui dit, qui va m'soigner, qu'est-
ce que tu dis, gros bouffi, ta femme n'est qu'une bé-
gueule : tais ton bec tripotin ou j'te tape sur l'béguin.

Mais n'voilà-t-il pas qu'on veut m'mettre à la porte,
moi vouloir que je sorte j'avais mon cou de chasse là,
mais voilà que de là arrive la patrouille qui m'em-
brouille de morale et j'culbute mon caporal.

JENNI L'OUBRIÉRO.

De soun trabal quand éro fatigado,
Jenni fasio per ne bese sas flous
Dins soun jardin un tour de proumenado
En attenden l'houro del rendébous.
Les aousélous y fan la serenado,
Dins le réfren crido soun amoureux.

RÉFREN.

Béni, béni prep de Jenni l'oubriéro,
Per arrousa maytis et souer
Las flous que soun dins moun poulit parterro,
D'ambé toun arousouer, d'ambé toun arousouer.

Lé cel tant pur, la luno tant brillanto,
La bello neyt per ne parla d'amour,
Tout douçomen s'en anguet chancelanto,
De sul gazoun attendre soun rétour;
Al mendre brut n'èro touto tramblanto,
Soun corps battio de plase et d'amour.

Béni trouba ta Jenni, ta mestresso,
Que t'aymo tant, que te rand tant hurous,
Un soul moumen, uno simple caresso
Fa doublida tout le temps malhurous;
Entend sa boux que dits amé tendresso:
Béni saoucla ço qu'ey de may précieux.



LE BOUNHUR DE LA GRISETTO.

Ay qu'in plasé de resta dins ta billo,
Toulouso, méou, Toulouso qu'aymi tant;
Soun tout jouyous quaud bési ta famillo
Se réuni à la mèmo courtillo
Per toun bounhur, per toun bounhur.

Un poulit joun te douno sa richesso,
Un cel d'asur, un soulel tant brillant,
Apey le souer fiéro de ta noublesso
Dounos de flous à touto la junesso
Per toun bounhur, per toun bounhur.

Soun pla hurous proché de ma mestresso
Quand mé souris en mé dounan la ma;
Moun cor sé fend de sas douços caressos,
Boli l'ayma de touto ma tendresso
Per soun bounhur, per soun bounhur.

You l'aymi tant dins sa simple paruro,
Quand la besì pourta soun bental d'or,
Sé proumena lé souer sur la berduro
Et caressa sa poulido figuro
Per moun bounhur, per moun bounhur.

Al fenetra ès pla la pus poulido,
Tontis les els regardoun sa béoutat;
Soun poulit frount et sa taillò tant fino;
Et sa douçoü que la rand may timido
Per soun bounhur, per soun bounhur.

A Sant-Subra lé souer aprets la danso,
En nous quittan me dounet dus poutous;
Per un galan qu'uno graco tant grando
Qué soun amour et l'amistat coumando
Per soun bounhur, per soun bounhur.

Boli fiança douma mas amouretos,
Podi pas may biouré len de soun cor,
Sérey hurous quand beyré sas manettos
Pourta a l'autel las poulidos flourétos
Per soun bounhur, per soun bounhur.

Par E.-B.

LE CAPUCHON.

Adieu printemps, adieu verdure,
Le froid me glace la figure ;
Vite, prenons le capuchon
Et mettons-le bien sur le front.
C'est lui qui nous donne l'audace
Pour mieux fixer et voir en face
Si l'on rencontre une tendron { Bis.
On relève le capuchon.

Ah! que l'hiver est agréable,
Disait un lyon phashionable;
Ce n'est pas vrai, disait un vieux ;
Je ne puis pas quitter le feu,
Je n'écoute pas votre histoire
Qui me fatigue la mémoire ;
Moi je préfère la saison { Bis.
Qu'on promène sans capuchon.

Sous le burnous voyez la fraude
Que chacun fait, c'est bien commode
Pour un amant ; c'est délicieux
Pour mieux jeter la poudre aux yeux ;
Personne plus que la coquette
Ne distingue le coup de tête ;
Elle voit bien avec raison { Bis.
Qu'on a besoin d'un capuchon.

Sous le pli de ce voile sombre
L'on voit des yeux cachés dans l'ombre
Qui vous font peur, c'est bien certain.
Souvent le soir et le matin.
En passant près de la grisette
On entend zt viens ma poulette,
Il fait bien froid ma Louison { Bis.
Prends place sous mon capuchon.

Auprès de ma chère Marie
Je veux passer toute ma vie,
Je veux l'aimer assurément
Comme un fidèle et tendre amant.
Nous savons si bien nous entendre
Depuis qu'elle a su me comprendre,
Qu'elle me dit : pauvre garçon { Bis.
J'aime ton joli capuchon.

Depuis que tout le monde en porte
Il faut se mettre de la sorte ;
Après le bal et l'opéra
Vous ne voyez rien plus qu' ça.
Peste, disait enfin compère ,
Les tailleurs font de grandes affaires ;
Quand on travaille à la façon } Bis.
On fait des petits capuchons.

E. B.

LE CHANT DES LABOUREURS.

Air du Chant des Soldats.

Habitants de la grande ville
Rendez hommage au laboureur ,
Pour tout il est le plus utile ,
C'est bien lui la clef du bonheur.
Sous le chaume d'une cabane
Il est content, il est joyeux ,
D'un château et d'une sultane
Jamais il ne fut envieux.

(bis).

Refrain.

Hommage, hommage à qui bêche la terre ,
Cérès a cultivé les champs,
Et Bacchus l'a suivi longtemps,
Pour apprendre au bon paysan.
Sans lui que ferait donc sur terre,
Sur terre, sur terre,
Celui qui se croit suffisant.

Ne sortez-vous pas des domaines
Où règnent en tout point les grandeurs,
Pour respirer l'air de nos plaines,
Nos plaines parsemées de fleurs.

Bien souvent sous le frais ombrage
Vous folâtrez comme à vingt ans,
Que de filles au gentil corsage,
Sous nos taillis firent des serments. (bis).

Hommage, etc.

Le laboureur en tout est digne,
Il est vaillant et généreux,
C'est lui qui cultive la vigne
Dont le nectar fait des heureux.
Et malgré la grêle et l'orage,
Travaillant de corps et de cœur,
Puis à la fin de son ouvrage,
Priant Dieu, l'humble créateur. (bis).

Hommage, etc.

Qui fait revivre l'industrie,
Qui fait refleurir nos coteaux,
Qui sut défendre la patrie,
Qui fut de très bons généraux ;
Qui quitta les champs pour la gloire,
Sous les drapeaux de l'empereur.
Qui sut conquérir la victoire,
N'était-ce pas le laboureur ? (bis).

Hommage, etc.



LE VIN ET L'AMOUR.

Air : *Trou la la.*

REFRAIN.

Par Bacchus,
Par Vénus,
La vie
Est digne d'envie.
Dans ce jour
Tour à tour
Chantons le vin et l'amour.

Le menuisier de Nevers,
Qui fit de si jolis vers,
N'eût pour meubler son cerveau
Que le jus de son caveau.
Par Bacchus, etc.

Au sein de Gargenium
L'amant de Léontium,
Entre l'amour et le vin
Goûtait un plaisir divin.

Horace pour la lagé,
De la cour prenant congé,
Sous le pampre sarmenteux
Cimente les plus doux nœuds.

C'est en narguant Atropos
Que le vieillard de Théos
Savait, avec volupté,
Boire en fêtant la beauté.

Henri, le meilleur des rois,
D'Estrée adorant les lois,
Trouvait dans le Jurançon
Le sujet d'une chanson.

Le doux produit du raisin
Inspire un tendre larcin :
Le cœur se sent émouvoir,
Et l'œil cherche le boudoir.

Bastien seul aura mon cœur,
Disait Lise à son seigneur ;
Et Lise après son déjeuner
N'avait plus rien à donner.



Pour bien fêter les amours
Au champagne ayez recours.
Un tête-à-tête..... versez...
Vos vœux seront exaucés...
Par Bacchus, etc.

LE NOUÇUR.

Le trabal fayt me fa pas pouu,
Et de flana me trigo ;
Aco's quand n'èy pas may le soou
Que cèrqui uno boutigo.
Ayço sio dit entre nous aous,
Soun grand partisan derepaous.

Refren.

Car aymi la besouigno
Que quitti tout per fa pas res ;
Aou disi sans bergouigno,
Prefèri les plases.

Douni toutjoun moun amistat
A qualquo cousignèro,
Per qu'a toutjoun dins calque plat,
D'aco de la bouillèro ;
Aoutromen, al found del cabot,
Baou buda calque barricot.

D'emprene la Circouncision
Jusqu'à la sent Sylbestre,
Se travailli pla paou l'estiou,
N'es pas chel memo mèstre :
Lour trobi l'ayre trop coubes!
Me pagon pas se faou pas res!

Quand pensi que cal travailla,
Perdi tout moun couratge ;
Mais se s'agis de ripailla,
Sul cop soun à l'oubratge :
Aquiou soun le may degourdit,
Et toutjoun le darniè sourtit.

Coumetèt un pla grand pecat
Le que me fasquèt paoure ;
Aourio diougut s'èstre doutat
Ount caillò me fa claoure :
Dins le palais d'un grand segnou,
Ou d'un marquis, ou d'un barou.

D'èstre ritche perdi l'espouèr ;
Mais la rasou me crido,
Dempey le mayti jusqu'al souèr,
Cal joui de la bido ;
Tabeseguissi soun counsel :
De la ma me souègni le pel.

Et bous aoutres, prou desubrats,
Toutjoun dins l'esclabatge,
Et que de trabal bous tuats,
Seguissèts moun lengatge.
Atal serets pas coudannats
Per bous èstre suicidats.

Auguste B.

LA MÉCANIQUE.

Nous allons chanter maintenant
L'industrie à la mode,
Dans tout pays assurément
On la trouve commode.
Cela est si vrai que partout on fait,
Et la chose est magique,
Sans être discret, ni même secret,
Jouer la mécanique.

L'on se plaignait depuis longtemps
D'un aveugle ignorance,
Mais depuis que l'enseignement
Fait des progrès en France,
Chacun apprend bien, cela se voit bien,
La danse et la musique ;
Du soir au matin, on trouve moyen
De voir la mécanique.

C'est une chose, nous dit-on,
Dont chacun fait usage,
Même les dames du grand ton
Sans se mettre en ménage.
Tantôt c'est ici loin de son mari
Que la femme s'applique,
A faire sans lui, avec un ami,
Jouer la mécanique.

Si vous allez souvent au bal
Voyez comme l'on danse,
Que ce soit bien, que ce soit mal,
C'est ainsi qu'on balance ;

Vraiment c'est gracieux de tourner à deux,
Rien de plus magnifique.
L'on se trouve heureux de dire avec eux :
La jolie mécanique.

En carnaval c'est différent, L'intrigue prend sa place,
Chacun a son déguisement Pour mieux cacher sa face.
Pour un domino on fait un galop, Sous un mystère unique,
Sans dire un seul mot on part aussitôt
Pour voir la mécanique.

La modiste a des attraites Depuis qu'elle est coquette,
Ses cheveux sont si bien rangés, Son bonnet, sa toilette:
Pour plaire toujours, il faut de l'amour; Pour servir la pratique,
Ou bien le bon jour on vous joue le tour Et plus de mécanique.

La villageoise veut aussi Se mettre à l'ordonnance.
Pour cela seul il faut ainsi Changer de contenance;
Il faut un crispin d'un bien beau satin, Un corset élastique,
Cela ira bien pour se mettre en train Avec la mécanique.

E. B.

LISE.

REFRAIN.

Oh! dis-moi, charmante Lise,
Avec ta modeste mise,
Toujours si belle à l'église,
A la prière du soir.

Sous ton voile

Se dévoile

Aussi brillante qu'une étoile;

Bouche rose,

Demi-close,

Ton œil bleu qu'on aime à voir.

J'ai bien vu, dans mes voyages,

De nobles charmants visages,

Je n'ai rien vu, sur l'honneur

Pour égaler ta candeur.

J'ai visité l'Angleterre,

Puis, toute la France entière;

Je n'ai jamais rencontré

Mieux que toi pour la bonté.

J'ai vu la mâle Bretagne,

Ses châteaux à la campagne;

En pensant à nous unir

J'ai poussé plus d'un soupir.

Oh! dis-moi, etc.